

## Recherches sociographiques



Fernand DUMONT, *Pour la conversion de la pensée chrétienne*

É.-Martin Meunier

---

Volume 42, numéro 2, 2001

Mémoire de Fernand Dumont

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057455ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057455ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Meunier, É.-M. (2001). Compte rendu de [Fernand DUMONT, *Pour la conversion de la pensée chrétienne*]. *Recherches sociographiques*, 42(2), 360–363.  
<https://doi.org/10.7202/057455ar>

son étude sur le défi des générations, Jacques Grand'Maison – qui était aumônier de la J.O.C. à Saint-Jérôme en 1956 – établit des liens entre l'expérience de Dumont et Martin et la recherche-action qu'il a poursuivie pendant les années quatre-vingt-dix (GRAND'MAISON, BARONI et GAUTHIER, 1995). Un retour plus systématique sur la signification et les conséquences des études sociologiques en Église dans les années cinquante et soixante pourrait certes apporter un nouvel éclairage sur le rôle de l'Église au moment de la Révolution tranquille.

Jacques RACINE

*Faculté de théologie et de sciences religieuses,  
Université Laval.*

DUMONT, Fernand

1997 *Récit d'une émigration*, Montréal, Boréal.

1963 « Recherches sur les groupes religieux », *Social Compass*, /X/, 2 : 171-191.

1959 « Contexte sociologique de cette étude », *Prêtre aujourd'hui*, 9, 5 : 198-204.

GRAND'MAISON, Jacques, Lise BARONI, Jean-Marc GAUTHIER

1995 *Le défi des générations*, Montréal, Saint-Laurent, Fides.

---

Fernand DUMONT, *Pour la conversion de la pensée chrétienne*, Montréal, Éditions HMH, 1964, 236 p. (Constantes, 6.)

De toutes les vertus que présente le compte rendu, celle d'obtenir un avis critique d'un de ses pairs m'apparaît la plus pertinente. Or, Fernand Dumont n'étant plus de ce monde, à qui s'adresse désormais ce texte ? Et puisqu'il serait présomptueux de ma part de prétendre juger cet ouvrage en tant que « pair », à quel titre rédiger cet inusité compte rendu ? Voilà pour mon inconfort. Ce texte sera lu d'abord par les exégètes de Dumont, qui regarderont attentivement si je n'ai pas gauchi l'interprétation dominante de l'orthodoxie qui se dessine à l'horizon. Pourtant, il ne leur est pas destiné. Ni véritable compte rendu, ni hommage prenant prétexte d'un livre à résumer, ne voici donc qu'une invitation à lire ou à relire l'essai *Pour la conversion de la pensée chrétienne*.

Outre les avis ministériels, aucun ouvrage ne vieillit plus vite qu'un essai. Parce qu'il interpelle les signes des temps, l'essai se réalise dans l'action. Chez plusieurs, il est entendu comme un appel à la mobilisation : il peut tenir lieu d'assise, voire de véritable programme d'action. S'il se fane si rapidement, ce n'est pas d'avoir proposé des pistes de solutions loufoques ou idéalistes, mais d'avoir manqué de discernement et de flair, manquant, par là, la cible : celle de définir adéquatement la situation. En cela et par cela, l'essai de Dumont conserve, sinon une actualité, une jeunesse inespérée. En effet, pour qui s'intéresse au sort du

christianisme et, plus largement, à celui de la religion en modernité, *Pour la conversion de la pensée chrétienne* ne manque pas de proposer de solides diagnostics et, pour le croyant, de fort pertinentes interpellations. Cela est d'autant plus remarquable que cet essai a été rédigé, morceau par morceau, au cœur de l'époque conciliaire.

Au début des années 1960, des centaines, voire des milliers d'ouvrages issus de la filière catholique de la francophonie sont publiés. La plupart portent le vœu de traduire l'esprit du second concile de Vatican. Si certains en critiquent le contenu et expriment quelque déception, la grande majorité des écrits est traversée par un optimisme débordant. Chez les plus enthousiastes, *l'aggiornamento* propulse désormais l'Église à l'avant-garde de la modernité et les réformes pastorales et liturgiques ne peuvent que raviver la participation des fidèles.

À l'optimisme, Dumont répond par l'inquiétude. À cet espoir de retrouver les foules sur le parvis de l'église, Dumont répond par une interrogation sur la profondeur de la foi. Devant ce soi-disant dépassement de la modernité, prudent, Dumont se demande si on a même un tant soit peu compris les termes d'une dialectique beaucoup plus complexe qu'on voudrait le faire croire. Et à tous ceux qui croyaient que le concile mettait un terme à la crise du catholicisme devant le monde moderne, Dumont rappelle que « la religion chrétienne est en état de crise permanente » (p. 11). Pour sortir de la crise religieuse actuelle, une voie est à privilégier, celle de la culture : il faut, affirme Dumont, que « nous liquidions cette *culture religieuse*. Il en faudra faire une exploration qui serait en même temps une psychanalyse. C'est là d'abord [...] que je situe la conversion de la pensée » (p. 58).

« Liquidier la culture chrétienne » ne signifie en rien liquidier le passé pour s'épancher dans l'ici et maintenant. Au contraire, pour Dumont, il s'agit de saisir la genèse de cette culture chrétienne pour en récapituler la dérive. « [...] nous devons réfléchir par récapitulation historique de la crise religieuse de manière à en saisir les sédimentations dans nos consciences d'aujourd'hui. » (P. 96.) Car là se situe tout le problème. Que faire d'un concile, que faire de toutes ces rénovations pastorales, si la conscience demeure assiégée, prisonnière d'attitudes frileuses qui contredisent les valeurs d'autonomie (p. 97), de cohérence et de consistance (p. 99) tant prêchées par les cercles d'Église ?

Comme dans le cas de sa *Genèse du Québec contemporain*, c'est ce type de démarche qui donnera à l'essai de Fernand Dumont son originalité et sa profondeur. Radical, ce regard inspiré de la psychanalyse déplace la question et resitue les enjeux. Rien ne sert de frapper sans cesse sur les structures religieuses, de critiquer l'Église ou de revendiquer haut et fort son adaptation aux besoins contemporains, si on demeure incapable de reconnaître et de qualifier les spécificités de l'expérience religieuse devant le monde moderne. « Toute initiative partielle (réforme de paroisse, modifications de la prédication, etc.) risque d'être sans portée si elle ne se situe dans un environnement plus général défini par la situation de l'homme de ce temps. » (P. 93.) Déchiré, l'homme vivant au temps de la culture ébréchée, pour emprunter l'expression de J.-J. Simard, « sent bien que les règles morales concrètes et précises qu'on lui a enseignées ne valent plus. Et on ne l'a guère habitué à recourir à ses lumières intérieures » (p. 78). Un vaste chantier s'ouvre ainsi aux croyants, celui de « Rendre la foi consciente » (p. 104), c'est-à-dire de « chercher

cette intelligibilité par dialogue avec les conditions concrètes de l'existence » (p. 105). Rendre la foi consciente, précise Dumont, « C'est surtout permettre d'avoir une foi réfléchie, d'être des *majores*, sans pour cela être des théologiens » (p. 106). Vaste programme, vaste engagement qui, pour Dumont, s'imposent néanmoins avec force. Car si « nous avons connu, dans sa plénitude et dans son pourrissement, un raccord systématique ou le monde était relié *explicitement et idéologiquement* à l'Église, il ne reste aux chrétiens d'aujourd'hui qu'une autre voie possible : la présence fragmentée, contradictoire aussi, des chrétiens aux constructions aventureuses de la société actuelle » (p. 131).

S'il faut réfléchir l'expérience et rendre la foi plus consciente, tabler d'abord sur une conversion d'attitudes, la pensée chrétienne ne saurait trouver sa nouvelle vocation « si elle se sent en contradiction avec des institutions chrétiennes qui ne paraissent pas faire appel à la libre initiative de la personne » (p. 147). Pour Dumont, le procès des structures de la société chrétienne s'avère nécessaire. De M<sup>re</sup> Briand à M<sup>re</sup> Bourget en passant par les conséquences sociopolitiques de la Conquête, Dumont rappellera amèrement les jalons de ce qu'il nommera plus tard « l'institutionnalisation ». Contestable pour plusieurs historiens, et ce, à plus d'un égard, sa lecture donne néanmoins à voir l'histoire d'une dérive, du poids des jours et de l'habitude, aurait dit Bergson. Ce n'est pas tant l'autoritarisme de l'Église canadienne-française qui est mis en procès que l'incapacité de cette dernière à accueillir et à inscrire l'expérience des croyants. « Depuis des siècles, l'Église se conçoit trop unilatéralement comme la détentrice d'un *trésor* qu'elle *dispenserait* simplement au fidèle et à l'incroyant. Un trésor conservé, explicité par les théologiens [...]. Un trésor gardé par le prêtre et distribué au compte-gouttes, selon d'exactes formules. [...] C'est à ce point sans doute qu'est requise la plus difficile conversion de la pensée chrétienne. » (P. 174-175.)

Qu'on se garde cependant de croire que Fernand Dumont fait dans l'anticléricalisme. Son procès des structures de la société chrétienne est au-delà des dénonciations d'usage visant à faire porter à l'institution cléricale l'entière responsabilité de la crise que traverse le catholicisme. Si, pour Dumont, le cléricalisme doit être vivement combattu, il ne faut pas que cette lutte accapare les chrétiens au point de les aveugler : « Depuis plusieurs siècles, la critique du clergé est un passe-temps considérable dans l'Église. [...] Si elle fut, un temps, une réaction normale de santé ecclésiastique, elle s'est exaspérée au point d'être devenue le symptôme principal d'une maladie des structures de l'Église » (p. 151-152). La conversion de la pensée chrétienne, telle qu'espérée par Fernand Dumont, doit impliquer toutes les parties en cause : attitudes, engagement, structures, organisations ecclésiastiques et pastorales, et « suppose [même] une conversion de la pensée tout court » (p. 206). Car, au cœur de la pensée se cachent des présupposés et des préconceptions d'un autre âge qui réifient la pensée pour elle-même et la détachent de son terreau humain. Comment penser l'incarnation si la pensée elle-même est conçue comme extérieure à l'homme et à son existence ? Comment élever l'Église au « *foyer* de la conscience historique » (p. 211), si, inconsciemment, les structures de la pensée chrétienne l'exilent loin du monde ?

« On n'a jamais fini de convertir tous les recoins de son être » (p. 132), d'affirmer Dumont. Ainsi, la démarche qui doit être entreprise par les chrétiens devant le monde actuel dépasse de loin l'adoption formelle de nouveaux contenus doctrinaux ou l'adaptation du message évangélique aux réalités de notre temps. La marque de l'authenticité, ce mot magique et passe-partout de l'époque conciliaire, ne surgira pas de cet effort entrepris par le renouveau théologique (pensons ici à l'exégèse historico-critique) pour discerner savamment le propre de la Tradition chrétienne. « Pour que s'effectue un véritable « retour aux Pères », il ne suffit pas de les commenter : il faut réapprendre à penser comme eux. » (P. 218.) Et penser comme eux, c'est penser l'Église en voie d'édification, c'est rompre avec l'ancienne façon de comprendre les liens entre l'Église, la foi et le monde. « Il y faut une autre manière de penser, une autre intention. » (P. 217.)

Pour plusieurs chrétiens « progressistes », il aura fallu près de quinze à vingt ans après la fin du concile pour remettre en question l'idéologie de la modernisation dans l'Église, pour nuancer notamment leurs lectures de la situation qui, bien souvent, tournaient autour des rapports de pouvoir. Si cet enjeu demeure toujours présent dans de nombreux cercles d'Église, il s'élargit aujourd'hui à la dimension d'une réflexion plus profonde ouvrant sur le contexte historique et social de la crise du catholicisme. Amorcée dès 1964 par Fernand Dumont, ce type de réflexion, espérant fonder « une nouvelle conscience » interpelle aujourd'hui maints chrétiens « à redescendre en deçà des prémisses pour retrouver l'inquiétude » (p. 220).

É.-Martin MEUNIER

*Département de sciences religieuses,  
Université Laurentienne.*

---

Fernand DUMONT, *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire*, Saint-Laurent, Fides, 1994 [1968, Hurtubise HMH], 264 p.

À la suggestion des responsables de la revue, le compte rendu que je propose de ce livre majeur d'un auteur « immense », selon l'expression encore récemment utilisée par un commentateur, est naïf et modeste : il est le fait d'une anthropologue, immigrante, qui n'a jamais connu l'auteur et qui, à deux ans près, est contemporaine du livre. Cette perspective m'a conduite à essayer d'évaluer le plus honnêtement possible ce que la lecture d'un tel essai, écrit il y a un peu plus de trente ans, pouvait apporter aujourd'hui tant à la formation intellectuelle des étudiants qu'à ceux qui tentent de comprendre ce qui se passe dans notre monde, dans notre présent. Je n'ai donc pas cherché à définir la place de cet ouvrage dans l'œuvre ou la pensée de Fernand Dumont, ou encore dans l'histoire de la sociologie québécoise ou de langue française, questions auxquelles bien d'autres tentent de répondre avec une grande érudition. J'ai plutôt voulu comprendre ce que ce livre